

## MA DEPORTATION

-----

LA guerre éclate, je n'ai pu quitter le Luxembourg. Quelques semaines après, désirant voir si je peux encore obtenir de la marchandise pour mes clients auprès des usines belges " Biscuits PAREIN" et "Bonbons TREFIN" que je représente depuis de longues années, je demande l'autorisation auprès des autorités allemande et je l'obtiens.

Je me rends donc régulièrement en Belgique et reviens à Luxembourg avec de la marchandise pour ma clientèle.

Un jour me trouvant à Bruxelles, j'apprends qu'il est interdit pour un juif de quitter le Grand-Duché. Je ne retourne donc plus.

Ma femme, ma fille âgée d'un an et mes parents arrivent avec grande difficulté a quitter le Luxembourg et nous nous installons tous à Bruxelles, croyant qu'en Belgique nous ne serions pas en danger.

Moi j'obtiens une autorisation de travail auprès de l'usine Parein à Anvers et mon patron catholique très pratiquant calme mon inquiétude en disant " que voulez-vous que les allemands vous fassent, vous etes un citoyen sans reproches".

Hélas, un jour le 22 juillet 42, après avoir passé une journée à l'usine je prends le soir le train pour retourner à Bruxelles.

A peine le train démarre un civil entre dans le wagon et demande les papiers. Etant parfaitement en règle, portant l'étoile jaune, je lui montre à mon tour ma carte d'identité. Du coup il me met debout, j'attrape un coup de poing dans la figure avalant directement 2 dents.

Il me dit d'avancer dans la première voiture du train et entretemps le train s'arrete en gare de Maline, le seul arret entre Anvers et Bruxelles.

On nous fait descendre, avec d'autres personnes arrivées dans cette lère voiture et conduis par cet homme que était en fait un de la Gestapo.

Sur le quai il y a des FELDGENDARMES qui nous attendent et nous font entrer dans la salle d'attente d'ou ils ont faits évacuer les voyageurs qui s'y trouvaient.

Toutes les 20 minutes il y a des nouveaux arrivages, des juifs et d'autres suspects.

Tout le monde se demandait ce qui allait nous arriver. Après notre retour des camps nous avons appris avoir été les premières victimes d'une grande raffle en Belgique. Vers le soir nous voyons arriver des camions allemands on nous fait sortir et ils nous font monter dans ces camions pour une destination inconnue.

La c'est la première fois que nous entendons le fameux " RAUS, SCHNELL, SCHNELL" accompagnés de coups et de coups de pieds. Ces cris nous aurons l'occasion de les entendre souvent durant notre captivité.

Brusquement nous arrivons devant une forteresse avec des ponts suspendus et nous voilà devant le camps de concentration belge, le sinistre fort de BREENDONCK qui se trouve entre Anvers et Maline; et qui est devenu le Mémorial des Martyrs Belges.

On nous fait passer par un bureau devant les SS qui prennent nos identités et nous déminissent de tout ce que nous possédons cela accompagné de cris et de coups dont nous allons rapidement prendre l'habitude.

En lançant ma bague sur la table celle-ci tombe par terre; je remarque un SS qui se baisse, la ramasse et la glisse dans la manchette de son pantalon au lieu de la déposer sur la table.

Après cela on nous fait sortir dans un couloir, le nez contre le mur et les SS s'amuseent en nous cognant la tête contre le mur.

A cote de moi se trouvait un homme que j'ai connu après comme étant Henri PITEL, un maroquinier bruxellois avec lequel je suis resté jusqu'à Buchenwald. Lui a été évacué de là avec un groupe pour les mines de sel et moi avec le "Train de la Mort", pour DACHAU.

PITEL lorsqu'il parvenait à "organiser" quelque nourriture ne manquait pas de partager avec moi, et qui sait à réussi peut-être à sauver ainsi ma vie.

À BREENDONCK la vie était très dure, surtout étant battu par des SS belges, le commandant était allemand, un major SS Sa femme était une véritable sadiste, son plus grand plaisir a été le matin au moment où nous nous lavions dans la cour de passer à cheval et de nous cravacher de préférence les parties génitales.

J'ai retrouvé à BREENDONCK où j'ai passé 7 semaines, un luxembourgeois un ancien boxeur très connu à Luxembourg un certain Jos. GALLER. Comme il était grand et fort les SS se faisaient un malin plaisir de le torturer à chaque occasion. Nous ne savions toujours pas quel sort nous était réservé et tous les jours d'autres malheureux arrivaient.

Un jour grand appel, on nous rase la tête, les coups pleuvent et on nous rassemble. On nous fait entrer dans un bureau où on nous fait signer une déclaration disant que nous n'avons pas été maltraités durant notre séjour et que nous ne raconterons jamais ce que nous y avons vécu, sinon on nous conduirait immédiatement dans un camp de concentration.

Après avoir signés on nous conduit vers la sortie où des camions nous attendaient sur lesquels on nous fait monter. Ces camions sont ouverts, nous restons debout entassés les uns contre les autres, nous passons par des villages où les gens nous regardent avec surprise.

Brusquement un homme a réussi à trouver un bout de papier et un crayon. Il écrit un billet et le jette sur la route, on voit un paysan qui le ramasse. Je le supplie de me donner aussi l'occasion de donner un signe de vie et j'écris quelques mots à Mr. Paul PAREIN lui demandant d'avertir ma famille que nous partons vers une destination inconnue. Je jette à mon tour le billet et pour mon malheur le camion s'arrête. Un SS s'approche et demande qui a jeté ce papier? que si le coupable ne se présente pas nous serons tous punis. Je me présente et le camion repart.

Comme je l'ai su par après mon message est arrivé à destination mais par contre moi en arrivant aux casernes DOSSIN j'ai été appelé chez le commandant et j'ai encaissé 25 coups de cravache sur mon corps nu.

Je suis resté 2 jours à la caserne DOSSIN, de là nous sommes partis avec un train normal et pour tout ravitaillement 2 pains militaires. Toujours destinations inconnues.

Je ne sais toujours rien des miens, sont-ils encore à Bruxelles ou ont-ils aussi été déportés?

Mon enfant a été comme je l'ai appris par après, sauvée par des amis belges, Mr. et Mme. Max WILLICK, un jeune couple catholique sans enfants qui l'ont gardé pendant 26 mois, l'ont traité comme leur propre enfant et cela au risque de la peine de mort pour quiconque caché un Juif.

Et l'interminable voyage continue toujours vers l'inconnu. Un jour, une nuit passent. Enfin le train s'arrête dans une gare sans nom et je crois rêver en entendant parler le luxembourgeois sur le quai. M'approchant de la vitre qu'on n'avait pas le droit d'ouvrir je vois deux soldats parler entre eux, et lorsque un des deux s'en va, je risque de lui demander d'où il est; la dessus il me répond qu'il est luxembourgeois et qu'il appartient à la Hermann GORING Garde. Je lui demande s'il peut me dire vers où nous nous dirigeons? il me répond qu'il n'en sait absolument rien mais qu'il pense que c'est vers la frontière tchécoslovaque, et s'en va sans rien dire d'autre.

Le train repart et quelque temps après il s'arrête de nouveau. Les SS arrivent en criant " tous les valides en bonne santé et pouvant marcher doivent descendre sans rien emporter, tandis que les malades et les infirmes peuvent rester dans le train qui les conduira dans un sanatorium. En me dirigeant vers la sortie je passe devant GALLER qui me dit de ne pas descendre qu'il vaut mieux rester dans le train, avoir moins à manger dans un sanatorium que d'aller travailler.

J'ai appris par après le sort réservé à ceux qui croyaient aller au sanatorium, les vieux et enfants ont été dirigés directement sur AUSCHWITZ où ils sont allés directement dans les fours crématoires.

Sur le quai je remarque des hauts fourneaux et j'explique à mes compagnons de voyage que nous allons vers des aciéries car ~~car~~ <sup>car</sup> j'ai nous dans le bassin minier il y a les memes.

On nous fait monter dans des camions et après un court voyage nous arrivons dans un camp entouré de barbelés. Les SS nous font descendre avec la meme brutalité que nous commençons à connaître.

Allignement, compte des présents indications sur les identités, âge, profession etc..

Ensuite on nous fait entrer dans des baraquements où <sup>des</sup> nous hommes venant de se réveiller nous demandent d'où nous venons, nous disent qu'ils appartiennent à l'équipe de nuit, que nous sommes dans le camp de LAURAHUTTE en Silésie et qu'ils travaillent dans des aciéries appartenant à KONIGSHUTTE près de CATTOVICE et que nous sommes les premiers déportés venant de l'ouest.

Crevés comme nous le sommes nous nous couchons; or, à peine endormis nous sommes réveillés par des cris et des coups de sifflet. Curieux de voir ce qui se passe nous osons sortir et voyons un nouvel arrivage de camions transportant des malheureux comme nous.

Tout à coup un de ces nouveaux arrivés se dirige vers moi et me dit " vous ne me connaissez pas, je suis SIGI INGWER le frère du tailleur de Luxembourg et je peux vous dire que j'ai vu votre femme il y a quelques jours à Bruxelles au JUDENRAT où elle demandait s'ils n'avaient pas de vos nouvelles." Que lui a été arrêté quelque temps après avec sa femme qui étant enceinte est restée dans le train, la pauvre a été gazée à l'arrivée comme tant d'autres, heureusement que lui n'en savait rien.

Quant à moi j'ai été heureux d'apprendre que ma femme se trouvait toujours à Bruxelles.

Sigi Ingwer est resté avec moi dans tous les camps et grâce à son métier de tailleur, il a pu effectuer quelques petits travaux pour les contremaîtres polonais ou allemands qui le cachaient

sur le chantier et lui donnaient un bout de pain, une pomme de terre ou un peu de soupe pour ces travaux, il partageait tout cela avec moi comme deux frères ne l'auraient peut-être pas faits dans de telles circonstances.

Hélas, dans le Train de la Mort au départ de BUCHENWALD vers DACHAU il est devenu fou et est mort dans mes bras un jour avant l'arrivée à Dachau et en rêvant que sa femme l'attendait à Luxembourg.

Laurahutte a été donc mon premier camp en Allemagne, camp où il n'y avait jusqu'à notre arrivée que des polonais, juifs et chrétiens des survivants des ghettos en Pologne et des communistes et des bagnards sortant de prisons polonaises et qui nous ont mis au courant de ce qui se passait au camp et dans les ghettos de Pologne. Ils nous ont dits " Ici tu travailles ou tu passes par la cheminée".

Le lendemain après un long appel nous voilà embarqués dans un train et après quelques heures de route sommes arrivés devant un portail portant l'inscription " ARBEIT MACHT FREI " de nombreux SS cravache en main accompagnés de chiens loup nous attendent. Ils nous allignent un officier nous passe en revue et en désignant après avoir regardé dans les yeux ceux qui doivent aller à droite ou à gauche.

Nous ne savions absolument pas ce que cela voulait dire, hélas à peine à l'intérieur du camp nous étions fixés; ceux capables de travailler d'un côté, les autres bons pour être gazés.

A l'intérieur du camp qui était le camp de BLECHHAMMER, dépendance d'Auschwitz nous voyons des tristes baraques en bois.

Après un appel de plusieurs heures pendant qu'on nous compte et recompte on prend nos identités tout en nous gratifiant de nombreux coups, on nous fait entrer dans les baraques où se trouvaient trois lits superposés avec des paillasses, des couvertures, une table au milieu et chacun recoit une gamelle.

Un " kapo " soit un ancien comme on l'a appris par après portant une étoile rouge est un type sorti d'une prison ou un communiste; celui portant une étoile mauve est un pédéraste, donc un tel vient nous expliquer que nous devons enlever la casquette et nous mettre au garde à vous lorsqu'il entre et nomme un de nous comme "Stubenältester" qui est responsable de l'ordre de la baraque, surveiller la distribution de nourriture, que les lits soient bien faits comme chez les militaires, le plancher bien propre et qu'en cas de faute nous serions tous punis.

On siffle et nous devons sortir en nous allignant comme des soldats en saluant les SS comme on nous a dit de le faire. Ensuite nous allons vers les douches en remettant vêtements et objets que nous avons pu garder. Ici il faut remarquer la terrible peur que nous avons en entrant dans les douches après avoir appris que c'est ainsi qu'on gazait les gens. Heureusement cette fois ci nous en avons rechappés; après une douche bouillante ou glacée nous sortons d'un autre côté, on nous rase la tête et partout ailleurs, on nous remet le costume rayé soit pantalon, chemise, veste, une calotte et une paire de chaussures en bois. Nous recevons chacun un numéro à coudre sur la poitrine et au bas de la jambe gauche. Nous devons nettoyer notre chambrée, faire les lits qui de nous savait faire un lit comme un soldat doit pouvoir savoir le faire? On nous fait comprendre que nous sommes là pour travailler sous une discipline de fer. On nous indique où aller chercher la nourriture et après une longue et interminable file on nous donne 3/4 de litres d'eau à peine chaude dans lequel se trouvent quelques feuilles soi disant des légumes. Le "Stubenälteste" recoit une quantité de pains infecte, mais lorsqu'on a faim on le mange. Ces pains il doit les partager en rations de 200 grs. Tache plus qu'ingrate et les disputes sont nombreuses. Le soir après le couvre-feu on entend les uns pleurer, les autres se demandant ce qu'on deviendra; si jamais on sortira de là

Sigi INGVER dort au dessus de moi et je suis heureux d'être avec quelqu'un de chez nous. A peine endormis, réveil; cris " Schnell schnell fertig machen" dans 30 minutes appel; dehors il fait nuit noire. On essaye de faire un semblant de toilette, il manque de l'eau et les toilettes consistent en 3 trous pour tant d'hommes. Avant de partir on nous donne un gobelet contenant une mixture représentant du café, infecte et à peine tiède, le pain qu'on nous avait distribué la veille doit suffir pour toute la journée rares sont ceux qui peuvent s'empêcher de le manger de suite car même si on avait eu le courage d'en cacher un morceau il était volé pendant la nuit. On ne peut comprendre ce que la faim peut faire d'un homme. Nous partons au travail et à la porte du camp nous voyons des civils qui viennent prendre possession de la main d'oeuvre, soit 25, 50 ou 100 hommes pour une firme, entrepreneur, ou pour une usine. Parmi ces civils il s'agit surtout de "Volksdeutsche", des anciens polonais qui ont optés pour la nationalité allemande ou des collaborateurs.

Après une longue marche nous arrivons sur un immense chantier le travail est distribué. Rares sont ceux qui ont la chance de travailler en usine ou ils sont à l'abri des intempéries, tandis que nous devons décharger des sacs de ciment, porter des briques, casser des pierres, faire du terrassement et tout cela sans jamais nous avoir expliqué comment faire. Les coups pleuvent.

Comme premier travail je me trouve dans un wagon ouvert plein de sable, on me donne une pelle en main et je dois décharger ce sable vite vite, mes mains sont très vite pleines de cloques mais il faut continuer. Vers 10 heures un court répit, distribution de soi-disant thé et 15 minutes de repos et le travail reprend. Vers midi nouvel arrêt avec distribution de soupe un 1/2 litre par personne.

Aussi incroyable que c'est, certains se battent pour avoir un peu de liquide en supplément. A la fin de la journée, alignement, compte et retour au camp en chantant. Si par malheur un de nous mourrait au chantier il nous fallait le ramener au camp pour que le compte soi exact.

Les punitions et les coups ne nous étaient jamais épargnés. Pour un rien on pendait et à ce propos le bruit circulait parmi nous que lorsque lors d'une pendaison la corde cassait le puni était gracié automatiquement. Or un jour, lors d'une pendaison cela c'est produit mais les SS sous nos yeux horrifiés ont pris une autre corde et sur ordre du commandant du camp l'ont pendus pour la seconde fois. Un jour j'apprends qu'il y a encore d'autres luxembourgeois parmi nous et effectivement je rencontre David KUHN ainsi qu'un certain Maurice JOSEPH de Hollerich, et un réfugié allemand nommé JOSEPH qui habitait Larochette ou il travaillait comme jardinier. Ce dernier a été choisi comme Kapo; bénéficiant de tous les avantages de son rôle soit doubles rations de soupe et de ne pas devoir travailler. Il est mort durant la marche de la mort lorsqu'il n'avait plus de rations supplémentaires.

Les SS se sont fait un malin plaisir de demander à chacun de nous son métier et lorsqu'on répondait avocat, juge, médecin ou autre profession honorable ils le frappaient et lui disaient " Ici tu pourras exercer ton métier" va vider les latrines ou autre travail dénigrant. C'est du pur sadisme.

C'est ainsi que mon tour arrive et je réponds que je suis "confiseur" la réponse du SS est si je sais faire des pralines et les emballer dans des boîtes? - moi naïf, je pense que j'irai travailler dans une boulangerie. Or il me dit de le suivre, me conduit vers une route en construction en me disant " Ici, c'est comme pour les pralines, il faut mettre les pierres avec les pointes en l'air, l'une à côté de l'autre et lorsqu'une rangée est terminée on recommence une autre et ainsi de suite, après on remplit les trous avec du sable et la route est terminée".

C'était la lère fois qu'on m'avait expliqué un travail mais croyez-moi, rester sur les genoux pendant 12 heures sur des pierres cela était bien dure, surtout quand on recevait encore des coups parce qu'on allait pas assez vite.

Et cette sacrée vie, sans espoir de voir un jour la fin, continuait, en été par des chaleurs torrides, torse nu, ou en hiver dans un froid sibérien à peine couverts, affamés et terriblement démoralisés. En hiver il nous arrivait de mettre un sac de ciment déchiré en dessous de notre chemise afin de nous protéger un peu du froid, hélas celui qui se faisait prendre était accusé de sabotage et. ~~XXXXXX~~ sabotage c'est la pendaison.

Le soir en rentrant après l'appel les hommes se précipitent vers les cuisines pour faire la file et être servis plus vite; d'autres se dirigeaient vers les quelques robinets d'eau dans l'espoir de trouver encore un peu d'eau pour se laver. Il ne faut pas croire qu'on nous donnait du savon, moi je prenais du sable fin pour me laver la tête tellement j'avais peur des poux.

Tous les 15 jours lors de notre dimanche de repos on nous rasait la tête et nous devions être rasés mais personne ne possédait un rasoir ou un savon à barbe, cela il fallait "organiser" et si jamais un de nous possédait un de ces objets, encore une punition de plus.

Notre seule préoccupation en dehors de la nourriture était toujours ou sont les miens? est ce que on les revera un jour? ou en sont les alliés? est ce que cette maudite guerre prendra un jour fin?

Parmi nous il y a des gens de toutes nationalités, des polonais plus endurcis que nous avec un meilleur moral ayant déjà subis pas mal de choses dans les ghettos, et avec le seul souci de ne pas passer par la cheminée. Les plus malheureux étaient les hollandais qui n'avaient plus de courage vu qu'ils avaient été déportés avec toute leur famille et qu'ils savaient qu'ils ne trouveraient plus personne en rentrant car les femmes, enfants et vieillards avaient été gazés de suite.

Admirables étaient les juifs polonais, très pieux qui arrivaient encore à faire la prière le matin avant d'aller travailler et qui connaissaient toutes les fetes juives.

Les travaux varient et ainsi j'ai du décharger des sacs de ciments de 50 kgs. des wagons plus hauts que moi, faire des trous énormes dans la terre, manier des briques pour construire des murs qui ne devenaient jamais droits, déplacer des rails, pour le transport de wagonnets contenant du ciment, des pierres, du sable. C'est ainsi qu'un jour en soulevant ces rails j'ai senti une douleur terrible et j'ai compris aussitôt que c'était une hernie. Je me suis dirigé vers un kapo qui était un peu plus humain que les autres et qui m'appelait toujours "Du Kleiner" en lui disant ce qui venait de m'arriver. En regardant autour de lui pour voir si personne ne l'écoutait il m'a dit "Wills".

Du krank sein und durch den Kamin gehen oder weiter arbeiten und leben? Un compagnon de travail, ancien officier de cavalerie en Lituanie avait entendu ce qui m'arrivait et m'a dit d'essayer de trouver et de ramener au camp une pierre de grosseur moyenne et qu'il m'aidera. Effectivement le soir il m'a fait déchirer une bande de ma couverture en enroulant la pierre et en faisant un noeud et m'a fait porter cette bande continuellement en la pressant contre la grosseur. Il s'agissait d'un bruxellois, ingénieur DAVITZKI.

Débrouillard comme il l'était Henri PITTEL était arrivé à trouver le moyen de se lier avec des ouvriers libres, tchèques ou polonais avec lesquels il faisait du troc et "organisait" pas mal de choses; il était toujours très chic envers moi me donnait souvent un peu de nourriture. Un jour il a eu la malchance d'être vu par un SS et dénoncé en rentrant au camp. Heureusement il n'avait rien de suspect sur lui, n'a donc pas été pendu mais en présence de nous tous il a été battu sauvagement sur le corps nu avec un fouet à bouts de plomb

Lorsqu'il l'on laissé comme mort son corps n'était qu'une plaie nous l'avons conduit à notre baraque et l'avons soigné au mieux. Le lendemain il devait être présent à l'appel. Nous avons réussi à le cacher sur le chantier pendant toute la journée afin qu'il puisse récupérer.

Je dois raconter ce qui m'est arrivé un jour sur le chantier. Un chef d'équipe s'approche de moi et me dit de lui donner mon alliance en platine que je portais, ayant pu la cacher car les allemands pensaient qu'il s'agissait d'une bague en fil de fer. Je lui ai répondu que ma bague n'était pas en platine, là dessus il m'a dit " si tu ne me la donnes pas les allemands te la prendront tout de même tandis que moi je te donnerai du pain. Après avoir bien réfléchi et le cœur bien lourd de devoir me séparer du dernier lien me rapprochant de ma femme je la lui ai donné mais en demandant 3 pains au lieu des 2 promis. A ma grande surprise le lendemain il m'apporta 2 pains que malheureusement je dus manger très vite en cachette des autres et ne pouvant partager avec personne car je n'avais pas droit à ces pains.

Le jour de Yom Kippour, le jour du grand pardon, la plus grande fête juive nous devons travailler comme tous les autres jours, le soir en rentrant une mauvaise surprise nous attendait, nous étions obligés en faisant remplir notre gamelle de manger immédiatement son contenu devant les SS soit disant que nous devons manger pour travailler. Inutile de vous décrire le désespoir de tous nos hommes. Voici une faible partie de la cruauté nazi.

Nous devons construire des abris. Aussi longtemps que l'abri n'était pas terminé nous avions le droit de nous y cacher. Un jour lors d'une alerte nous nous précipitons vers un abri en construction, là dessus les SS nous font sortir et c'est eux qui s'abritent à notre place/ Juste punition du ciel une bombe tombe en plein sur cet abri tuant tous ceux qui s'y trouvaient.

J'ai omis de raconter qu'un soir on nous fait entrer dans une baraque ou un SS et une infirmière prennent note de nos identités et nous font tatouer à l'encre de chine un numéro sur notre avant bras gauche. Inutile de dire notre angoisse avant que cette opération soit terminée car nous craignons toujours le pire lors d'un tel appel ou en ~~xxxxxx~~ craignant une piqure mortelle ou une sélection pour la chambre à gaz. Et les jours se suivent tristes sans espoir et sans nouvelles de nos proches. Sommes nous encore des êtres humains, avons nous encore une dignité?

Un jour ayant une rage de dents je vais voir un soi disant dentiste qui m'arrache une dent en prenant des tenailles sans anesthésie comme à une bête.

Un 22 janvier de l'année 45 appel et ordre de nous préparer pour l'évacuation du camp. Pour quelle destination? Brusquement un homme entre dans la baraque et demande s'il y a des luxembourgeois parmi nous car dans les latrines il y a un homme venant d'arriver dans le transport évacué d'Auschwitz et qui est luxembourgeois. Sigi INGVER et moi même nous nous précipitons et voyons quelques hommes assis dans les latrines mais nous ne reconnaissons personne. Au moment de ressortir nous entendons une voix qui demande en luxembourgeois " vous ne me reconnaissez pas, je suis Alfred OPPENHEIMER de la boutique SCHOEMANN de Luxembourg "

cet homme était dans un état déplorable, il nous raconte qu'il vient d'arriver d'Auschwitz, que le camp a été évacué et qu'il n'a plus la force de continuer. Nous l'aidons à se relever, voyant clairement qu'il n'était plus en état de continuer une marche à pieds nous le conduisons vers l'infirmerie et devons le quitter aussitôt.

Beaucoup plus tard en rentrant chez moi j'ai appris qu'Oppenheimer a eu le bonheur d'être libéré 2 jours après notre départ et cela par les troupes russes, qui ont libérés notre camp tandis que nous les pauvres, sommes partis pour la "Marche de la Mort" et cela pendant 15 jours

Ceux qui ne pouvaient suivre étaient abattus comme des chiens par un commando spécial de SS. ceci afin de ne pas laisser de survivants entre les mains des alliés et comme preuve des atrocités nazi. Nous nous trainions à grande peine ne sachant nullement où nous allions. C'est inimaginable après avoir marché pendant 15 jours de nous trouver brusquement devant un portail portant la mention " ARBEIT MACHT FREI " Fatigués à mourir nous nous sommes laissés tomber indifférents à ce qui pourrait nous arriver. A la première lueur du jour nous avons constatés nous trouver dans un camp et à cote de notre nouveau camp, derrière un barbelé se trouvait un camp de femmes. En voyant ces pauvres femmes squelettiques, sans cheveux, en haillons cherchant du regard un être aimé parmi nous, nous avons compris comment nous devions avoir l'air. C'était le camp de " Gross-Rosen " Aucun contact avec ces femmes ne nous était permis et dès qu'une femme essayait de s'approcher du barbelé les SS lachaient les gros chiens loups sur elles. De là notre chemin nous a conduit sur le tristement connu camp de BUCHENWALD. où on nous a conduit dans des baraques avec interdiction de parler aux prisonniers qui s'y trouvaient déjà. Nouvel appel, nouveau départ, mon ami PITTEL se trouve juste devant moi, sa rangée passe et lorsque mon tour arrive le SS crie " GENUG " Par après j'ai appris que PITTEL est parti avec son groupe dans les mines de sel et qu'il a eu la chance d'être libéré quelque temps après. tandis que moi j'ai eu une fois de plus la malchance d'être évacué et ceci par le fameux " Train de la Mort ". Nous étions 80 hommes dans un wagon fermé et d'autres dans des wagons ouverts.

Ce " Train de la Mort " a mis 14 jours pour arriver au camp de DACHAU nous sommes partis 4000 et sommes arrivés 368 vivants, commentaire inutile.....

Ce dernier voyage dont on a déjà tellement parlé était véritablement infernal. Personne ne pourra jamais décrire ce que nous avons pu endurer pendant ce voyage.

Les avions alliés voyant un train allemand le bombardaient croyant avoir à faire à un convoi militaire, et nous devant rester dans le train nous nous demandions si nous allions être tués par nos alliés ayant jusque là eu la chance d'être épargnés par les nazis. Lors de telles alertes le train s'arrêtait, les SS fuyaient se cacher dans les champs tandis que nous nous attendions la mort à chaque instant. Une fois les alertes passées le train se remettait en marche, il arrivait parfois qu'un SS nous jettait une poignée d'herbe dans le wagon. Celui qui n'a pas vécu cela ne peut s'imaginer la bataille pour un brin d'herbe. Une fois par jour on nous donnait un seau d'eau à boire et un petit bout de pain à distribuer parmi les vivants car les morts décédés pendant le voyage restaient parmi nous. Des ukrainiens qui avaient réussis à cacher des couteaux découpaient des morceaux de chair des cadavres et essayaient d'en manger. Celui qui n'a pas vécu cela ne peut pas s'imaginer cette horreur. Une nuit mon meilleur ami INGVER est devenu fou et m'a dit " Henri nous reviendrons à la maison, je viens de voir ma femme qui m'attend " le pauvre il ne savait pas que sa femme avait été gazée dès son arrivée étant enceinte. Quelques instants après il est mort dans mes bras, et cela peu de temps avant d'arriver à DACHAU.

Effectivement j'ai entendu des clochettes dans mes oreilles et j'étais persuadé que pour moi c'était la fin.

Brusquement j'ai senti de l'air frais et j'ai cru entendre " Fertig machen zum ausladen, schnell, schnell " j'ai ouvert les yeux et j'ai vu la porte du wagon grande ouverte et dans la grisaille j'ai entrevu une gare sans aucune indication de nom.

Tout autour de moi dans le wagon rien que des cadavres, je n'en connaissais jamais le nombre, car les vivants étaient déjà partis.

N'ayant plus la force de me lever je me suis glissé vers la porte

en rampant sur les cadavres pour me laisser glisser sur le quai. Sur le quai j'ai vu des hommes couchés par terre buvant un peu d'eau de pluie dans les flaques.- Aucun SS a voir, ils sont tous vite partis car eux aussi en avaient assez de ce long voyage.- Restant tous sur le quai immobiles et dans quel état nous demandant que faire et ou aller?

Et voilà la plus grande tragédie, pendant tout notre internement nous n'avions qu'une seule idée en tête, comment pouvoir fuir? et là... en ce moment nous étions seuls, sans surveillance, mais où aller et que faire? personne pour répondre à cette question. Les quelques survivants et moi-même avons quittés cette gare en nous trainant sur une route, longeant des maisons. Approchant de la première maison nous avons frappés en demandant "Wo geht es hier ins Lager?" Personne a daigné nous répondre. Je ne crois pas que ceux qui liront ces lignes pourront comprendre ce que ce la voulait dire pour nous, pauvres rescapés de cet enfer. Brusquement, croyant rêver nous voyons venir vers nous des bagnards portant les mêmes tenues que nous; ils nous adressent la parole en allemand en nous demandant de les suivre vers le camp de Dachau. C'étaient surtout des communistes allemands et autrichiens qui étaient déjà internés depuis de longues années dans des camps. Les SS comme des rats avaient quittés le camp et les chefs de la résistance de Dachau avaient appris que le Train de la Mort venait d'entrer en gare et sont venus nous chercher.- C'est ainsi que nous sommes entrés de PLEIN GRE dans un nouveau camp et cela uniquement pour avoir un endroit où dormir et quelque chose à manger. Personne ne peut croire cela et pourtant je l'ai vécu moi-même.

Une fois au camp il y a le recensement pour savoir à combien nous sommes arrivés, ceci pour le ravitaillement.

Brusquement le son d'une longue sirène retentit, un chef nous dit de rester calmes, de ne pas bouger et qu'il ira aux nouvelles. Il revient pour nous dire que ce que nous venons d'entendre c'est le Panzeralarm, que les premières troupes alliées sont à 6 kms. et que dans une vingtaine de minutes nous SERONS DES HOMMES LIBRES.

Si vous croyez que quelqu'un a réalisé ce que voulait dire cette nouvelle, nous étions tous tellement épuisés et malades que rien ne pouvait nous émouvoir. Les premiers tanks alliés arrivent, ce sont des polonais, des anglais et des américains. Derrière ces tanks une moto sur laquelle une femme se trouve et filme. Ce qu'elle filmait ne devait pas être très réjouissant à voir. Cette femme était une reporter américaine très connue, mais je ne me souviens plus de son nom.

La cuisine américaine arrive pour nous distribuer à chacun un litre de soupe aux pois, avec de gros morceaux de lard et en plus une boîte de Cornedbeef.- quand avons nous vus cela pour la dernière fois? impossible de s'en souvenir.

Hélas les américains pensaient bien faire, ils croyaient avoir à faire à des soldats prisonniers, mais notre pauvre estomac et tout notre organisme ne pouvait plus supporter une telle nourriture riche.

Bientôt la réaction se fit connaître, tous avaient la dysentérie, le sang coulait. Moi, ayant déjà de la fièvre je n'ai bu qu'un peu de liquide, le solide ne passait plus.

Un de mes compagnons voyant que je ne mangeais rien me propose un pain contre la soupe et le reste. J'accepte. Voyant sur ces épaules une paire de bottes je les demande en échange du Cornedbeef. Affaire conclue et ces bottes je les ramène avec moi en rentrant.

Le lendemain on nous groupe par nationalité en nous informant que le Prince Félix était venu au camp et qu'il allait nous envoyer un avion pour nous rapatrier.

J'étais assis avec un ami belge Georges de Bruxelles lorsque j'ai entendu crier mon nom. Un copain me dit de me préparer pour partir

Pour aller où fut ma question. Il se met dans une colère folle pour me dire que j'ai eu une chance incroyable, un millier de belges étant au camp, mon nom a été tiré, nous partons avec 2 camions de la Croix-rouge belge, destination Bruxelles. Sur le moment je ne réalise pas, une fois de plus ma chance, car sans le savoir j'étais déjà très malade, ayant sans le savoir le Typus exanthématique (le typus russe) et que si j'étais resté encore quelques jours à Dachau j'y serais mort. Cette maladie provenait de piqûres de puces. Me voilà sur le chemin du retour avec pour tout bagage la paire de bottes enlevés à un SS et que je ne porte même pas aux pieds. Peu nombreux sont les souvenirs que j'ai de ce voyage, sauf que nous nous sommes arrêtés une nuit pour dormir dans une école. Et nous voilà sur la Place Lambert à Liège; les gens nous jettent des cigarettes, des fleurs, des friandises, des fruits, c'est la joie. On nous conduit dans une école où des dames de la Croix-Rouge nous distribuent du potage et chacun de nous recoit un pain blanc. Que c'est beau à regarder et à sentir.

Moi je n'ose pas manger mon pain. Malgré la grande envie que j'avais de mordre dans ce pain. N'ayant aucun cadeau à ramener à ma petite fille je voulais lui ramener ce pain blanc, une merveille pour moi. Je réalise tout à coup que je ne sais même pas où retrouver les miens sont ils encore en vie? Peut être que mon ami Willick, mon seul espoir d'un lien avec eux, sait il quelque chose? et je pleure. Une dame de la Croix Rouge, passant devant moi me demande pourquoi je ne mange pas mon pain, je lui réponds ce que je viens de dire ci-dessus. Elle commence à pleurer, s'en va et revient apportant un autre pain blanc en me disant de le manger tranquillement et que je pourrai emporter l'autre pour mon enfant, ce que je fais. Comme il est fait tard, on nous dit que nous passerons cette nuit à Liège, que nous continuerons demain matin sur Bruxelles et que nous pouvons envoyer un message par télégramme. Je donne l'adresse des Willick sans savoir qu'ils avaient déménagés entretemps. Le lendemain matin on nous remet à chacun 1000 francs en nous annonçant que nous partons dans 1 heure.- Sortis pour prendre un peu d'air je cherche un coiffeur pour me faire raser, n'en trouvant pas je prends un tramway en demandant au conducteur de me conduire chez un coiffeur. Le conducteur n'a pas voulu que je paie et me regardait drôlement et moi je ne comprenais pas pourquoi. Le tram s'arrête au milieu du trajet et le conducteur me fait descendre devant un coiffeur.- J'entre chez ce coiffeur en demandant de me faire la barbe et c'est seulement en me regardant dans la glace, chose que je n'avais plus fait depuis des années, que je réalise quelle ruine je suis devenu. Le coiffeur tremblait en me rasant, tellement j'étais décharné, je lui ai dit de ne surtout pas toucher à ma moustache car je voulais en faire la surprise à ma femme qui voulait toujours que j'ai une moustache. Le coiffeur ne voulait pas être payé et je suis donc retourné au centre d'où nous allions partir.

On nous annonce qu'au lieu de télégraphier à nos proches un message a été passé par radio. Je n'avais aucun espoir qu'un des miens ait pu entendre ce message. Donc nous voilà sur le chemin de Bruxelles. M'étant assoupi pendant le trajet je sens le camion qui s'arrête. Je regarde dehors et voit un homme cherchant du regard dans le camion. C'est mon ami Willick par lequel j'avais tout espoir de retrouver les miens. C'est moi qui le reconnait, lui ne m'avait pas reconnu tellement j'avais changé. Je l'appelle, il devient livide et me dit "descend vite, prends tes affaires," je prends mon bien le plus précieux, ce pain blanc pour mon enfant. Il me conduit chez lui m'ayant aussitôt rassuré sur le sort des miens. En arrivant devant chez eux, Alice, sa femme s'écroule en me voyant, moi le grand héros je la ramasse. Mon grand souci, où est ma femme, où est mon enfant, où sont mes parents, ils me tranquillisent en me disant ils sont tous là, et en bonne santé.

Ma femme ayant entendu le message transmis par radio avait informée les Willick de mon retour imminent et eux en ayant vu passer un camion devant chez eux avec l'inscription DACHAU - BRUXELLES se sont précipités dans l'espoir de me voir. Ma femme par contre était allée au centre de rapatriement et ce n'est que longtemps après mon retour chez moi qu'elle est rentrée en pleurs ne m'ayant pas trouvé.

Après avoir passé quelques instants chez eux, ils m'ont conduit chez mes parents qui habitaient dans un petit garni, chose que je ne savais pas.

Je ne fais que questionner, ils m'apprennent que Guitty a été caché, ~~mon mari était~~ chez eux pendant toute la guerre et que maintenant, depuis la libération elle est retournée auprès de sa mère. Pour plus de sécurité Guitty disait "Maman et Papa" à Monsieur et Madame Willick; A la libération c'était dur de lui faire comprendre que la vraie maman était Hélène et que moi j'étais son père. Elle disait "Madame" à sa vraie maman; vous vous imaginez le calvaire pour Hélène.

Arrivé chez mes parents, je sonne. C'est ma mère qui ouvre la porte et en me voyant elle commence à hurler en se cognant la tête contre le mur, s'arrachant les cheveux " qu'ont-ils faits de mon fils? " Je la serre dans mes bras, la dessus mon père veut descendre les escaliers, tombe et glisse de tous les escaliers. Impossible de les tranquiliser, moi toujours ne me rendant pas compte de mon état. Je cherche ma femme et maman me dit qu'elle est au centre de rapatriement. Ma Guitty ne veut pas s'approcher de moi et crie " ce n'est pas mon papa, elle court chercher une photo qu'elle embrasse en disant " ca c'est mon papa". Impossible de la faire changer d'idée. Etant très fatigué ma mère me fait coucher dans un bon lit; je m'endors. Ma femme rentre en pleurant en disant qu'elle ne m'a pas trouvé. La dessus ma mère lui annonce que je suis rentré et la conduit vers mon lit. En me regardant elle dit " ce n'est pas mon mari"; ce n'est pas possible ce n'est pas lui.

Après les premières émotions des retrouvailles, ma famille voyant que j'avais une très forte fièvre appellent un médecin de quartier qui après m'avoir osculté, dit "j'espère que ce n'est pas une maladie ramenée des camps" Par la suite, après plusieurs consultations et avis contraires, les médecins se décident à me faire transporter à l'hôpital.

Aucun hôpital ne veut m'accepter, les uns disant que ce sont les poumons, les autres, une maladie contagieuse. Enfin de compte l'hôpital d'Anderlecht veut bien m'accepter, mon épouse qui m'accompagne, ils veulent la garder d'abord, changent d'avis, me font entrer à l'hôpital, moi inconscient, elle demandant quand elle pourra avoir des nouvelles, recoit la réponse " téléphonez un de ces jours"; Ceci voulait dire en d'autres termes que j'étais un cas désespéré et qu'il n'y avait plus grand chose à entendre. Je suis resté plusieurs jours entre la vie et la mort, toujours avec une très forte température. Un jour, on essaye sur moi un nouveau médicament, c'était la péniciline, apportée par une délégation de la Croix-Rouge américaine, ultime essai, miracle, le pauvre cobaye que j'étais a réagi la dessus. et quelques jours après, ma fièvre étant tombée j'ai pu voir à travers une vitre ma femme qui venait tous les jours aux nouvelles.

Par après ma femme m'a raconté que le jour ou on lui a annoncé qu'elle pourrait me revoir, elle attendait devant la vitre des contagieux, il y avait beaucoup de monde, qu'elle entendait tout d'un coup dire, " regarde cette ruine humaine ", c'était moi sur un brancard, on ne voyait que ma moustache, inutile de vous dire ce que cela voulait dire:

Le jour de ma sortie de clinique la direction et le personnel avaient organisés une petite fête en mon honneur. Le directeur m'a dit " vous pouvez être heureux d'avoir été le premier civil à avoir eu de la péniciline, ce qui vous a sauvé, grace à vous nous avons pu constater l'effet de la péniciline sur le typhus. " je n'aurais jamais cru que vous sortirez un jour par cette porte. A ma question pourquoi " il me répondit les morts ont les sort par une autre porte".

Ma femme, ma gosse et mes parents assistent à la petite fête. Ma fille avait appris spécialement pour cette occasion une chanson commençant par " après des siècles d'esclavage les allemands se sont enfuis, les cloches sonnent notre délivrance, nous voilà libres, ils sont partis."

J'ai petit à petit repris le dessus et quelque temps après nous sommes revenus vivres à Luxembourg.

J'ai été arrêté le 22 juillet 1942; libéré à Dachau le 28.4.1945 et je suis revenu à Bruxelles le 5 mai 1945.

Henri VANSTOK  
Matricule 178.917

Pour terminer je tiens à faire remarquer qu'il est absolument impossible de raconter ou de décrire tout ce qu'un déporté a pu subir et supporter pendant trois ans et demi dans différents camps de concentration.

Les atrocités, la misère, la faim, les mauvais traitements, on ne peut le comprendre.

J'espère que mon ~~témoignage~~ témoignage aidera la jeune génération à se rendre compte de ce qui s'est passé pendant l'Holocauste.

Pour conclure je dirai comme l'a dit le Général de Gaulle

" PARDONNER OUI; OUBLIER J A M A I S ".

Luxembourg; mars 1985